

Une commémoration historique du 24 Avril à Diyarbakir

<https://www.yerkir.eu/activites/patrimoine/web-expo-99-photos-de-survivants-du-genocide-des-armeniens/>

Pour la première fois une commémoration du 24 avril était organisée en Arménie Occidentale (Est de la Turquie actuelle) à Diyarbakir, une des scènes de crimes du génocide de 1915.

L'ONG Yerkir en partenariat avec la municipalité de Diyarbakir et l'association marseillaise ARAM organisaient un événement spécifique le 24 avril 2014. Alors que des commémorations étaient célébrées un peu partout sur la planète, 99 Arméniens survivants des massacres de 1915 – qui fit 1 500 000 victimes – ont effectué un retour symbolique sur leurs terres ancestrales d'Arménie Occidentale à l'occasion de l'exposition « 99 Portraits de l'exil – 99 photos des survivants du Génocide des Arméniens ». Une première historique dans cette région qui comptait des centaines de milliers d'Arméniens au début du 20ème siècle.

L'un des objectifs de cette exposition était de démontrer que des structures arméniennes de la diaspora (ou d'Arménie) peuvent s'investir en Turquie afin de porter la voix des Arméniens. La possibilité d'organiser des événements — dont une commémoration du génocide des arméniens, le 24 avril à Diyarbakir – montre qu'au-delà de la mémoire et de l'histoire, il est possible aujourd'hui, de faire renaître l'identité arménienne là où elle puise ses racines.

Pour en savoir plus sur l'exposition à Diyarbakir lire l'article [Un 24 Avril historique à Diyarbakir.](#)

Inauguration de l'exposition à Diyarbakir le 24 avril 2014

L'EXPOSITION

L'exposition est basée sur une sélection de 99 photos d'identité de réfugiés arméniens survivants du Génocide de 1915, prises à leur arrivée à Marseille entre 1922 et 1926.

Les photos d'identité étaient alors épinglées à des certificats de baptêmes établis par l'Église Arménienne de Marseille, rédigés en français et utilisés comme fiches d'état civil provisoires pour l'administration française. Les photos proviennent des registres de l'Église Arménienne de Marseille qui sont conservés dans les fonds d'archives de l'association ARAM à Marseille (Association pour la recherche et l'archivage de la mémoire arménienne). Il y a au total douze registres soit 1000 fiches.

Chaque fiche porte les mentions suivantes : le nom, prénom, le nom du père, de jeune fille de la mère, le lieu (ville ou village) et la date de naissance, le nom du prêtre qui a baptisé la personne, le nom du parrain de baptême, et la date de l'acte.

Environ 200 fiches sont accompagnées de photos d'identité épinglées portant au verso les nom et prénom, la date et le lieu de naissance de la personne dans une ville ou d'un village de la Turquie ottomane.

LES PHOTOGRAPHIES

Ces images d'identité nous racontent l'histoire indicible et particulière de chacune des personnes qui y sont représentées. Ce ne sont pas des photos d'art, ce sont des photos qui fixent dans le temps et l'espace le destin d'exilés, la photo permettant de retrouver un fragment d'identité perdue.

La photo est associée à un certificat de naissance et de baptême pour chaque personne, délivré par l'Église arménienne de Marseille. C'est une autorité suffisante aux yeux de l'administration française pour attester de l'authenticité de l'identité des réfugiés arméniens, loin de leur lieu de naissance.

Ce certificat de baptême « certifié par une autorité arménienne » donnait au réfugié une identité officielle. En l'absence de passeport Nansen ou bien de passeport de la toute jeune République turque, et encore parfois uniquement en possession de papiers de l'ancienne autorité ottomane rédigés en osmanli, les certificats permettaient aux autorités françaises d'établir un certificat d'immatriculation d'identité officiel faisant office de titre de séjour enregistré sous le statut d'apatride arménien, étranger, né en Turquie.

De tout temps, avec l'obtention de papiers d'identité, l'individu exilé, déporté, réfugié d'un génocide ou d'une guerre passe une étape importante de son parcours sur les chemins de l'exil, il peut chercher du travail et subvenir à sa vie, y donner un sens et commencer à se reconstruire.

Ici, ce sont des représentations de 99 visages de miraculés, de rescapés qui ont traversé en survivant à des épreuves épouvantables et inhumaines il y a de cela 99 ans, avec l'horreur d'être arrachés aux siens et à sa terre natale, avec la peur et la faim, la soif, la mort, infligées comme pitance quotidienne. Ces survivants firent en sorte de reconstruire leur vie avec le plus de dignité possible.

Pouvoir prononcer son nom à haute voix au fonctionnaire ou au patron prouve que l'on est bien survivant et né physiquement quelque part, loin de la France, ailleurs. Cet ailleurs c'est bien sur leur pays natal, l'Anatolie, l'Arménie Occidentale, cette terre où tout a commencé ; cette exposition rapporte les portraits de

la génération d'Arméniens qui y sont nés, et qui durant toute leur vie en France n'ont jamais cessé de penser à leur terre d'enfance.

Du statut d'apatrides à celui de réfugiés puis de citoyens

L'exode des réfugiés arméniens ne s'est pas produit au moment où les massacres faisaient rage mais peu après, lorsque la population arménienne fut convaincue de l'impossibilité de continuer à vivre sur la terre administrée par ses bourreaux. C'est donc en 1922 que l'immigration de masse vers la France des Arméniens de Turquie prend son essor.

D'abord considérés comme apatrides au lendemain de l'armistice de 1918, le Haut-Commissaire aux Réfugiés finit par leur octroyer le statut de réfugiés par l'intermédiaire d'un « titre Nansen ».

Ils sont alors dirigés plutôt vers les pays européens demandeurs de main-d'œuvre et qui ont développé quelques liens avec cette communauté.

La France a subi d'importantes pertes démographiques durant la première guerre mondiale (1914-1918) et elle semble toute désignée pour absorber une partie de cette diaspora. On a souvent souligné par ailleurs que son rôle actif en Syrie ou au Liban, terre d'exil de nombre d'Arméniens l'avait placé à proximité de cette population en détresse vis-à-vis de laquelle elle pouvait développer une ouverture particulière.

Les Arméniens vinrent donc en France en masse et y trouvèrent le travail indispensable à un nouveau départ. Marseille les accueille, riche d'opportunités d'emploi. Sur le port aussi bien que dans les usines alors florissantes, raffineries de sucre, huileries ou savonneries par exemple, les arméniens trouvent à s'embaucher.

Dès leur débarquement sur le port de Marseille, ils sont d'abord rassemblés dans des camps de réfugiés dont le plus grand se nomme le Camp Oddo, où près de 5000 d'entre eux vont y vivre de 1922 à 1927. Dans le même temps ils commencent à s'installer dans les quartiers ouvriers des villes de France, à proximité des usines. Ils gagneront bientôt les banlieues encore campagnardes et y construiront leur nouvelle patrie.

En France, à Marseille, Valence, Lyon et Paris, de nombreux quartiers symbolisent bien cette conquête pacifique et cet effort pour implanter de nouvelles racines. Des églises et des écoles arméniennes se bâtissent en même temps que les maisons. C'est à cette époque que la diaspora se structure et parvient, tout à la fois, à s'intégrer à la République française sans rien renier de sa langue, de sa culture et de son histoire.

Dès lors les Arméniens vont consolider leur implantation, développer leurs talents entrepreneuriaux et, de générations en générations, devenir pleinement citoyens, participant à la vie économique et démocratique dans le respect des institutions où nombre d'entre eux vont bientôt jouer leur rôle.

<https://www.yerkir.eu/activites/peace-buiding/une-commemoration-historique-du-24-avril-a-diyarbakir/>

RACINES ET SCÈNE DE CRIMES DE 1915

Lors d'une conférence de presse à Diyarbakir suivie par une quarantaine de journalistes, Armen Ghazarian, directeur exécutif de l'ONG *Yerkir*, soulignait le caractère unique de l'évènement : « *Le fait d'organiser cette exposition le 24 Avril, jour de commémoration du Génocide des Arméniens, à Diyarbakir, est un double symbole puisque les Arméniens puisent leurs racines sur ces terres et qu'il s'agit de l'une des scènes du crime de 1915* »

Durant cette conférence de presse, Muharrem Cebe, directeur du service culturel de la Mairie de Diyarbakir est, quant à lui, revenu sur les événements de 1915 : « *Il y a 99 ans, une grande tragédie a été vécue sur ces terres. Les Kurdes ont subi le même sort. Des pillages, des génocides, de grands massacres ont été vécus. Parmi les victimes, il y avait aussi des gens originaires de Diyarbakir. Ils ont été obligés de quitter leurs terres. Nous sommes très heureux de voir nos compatriotes revenir, même de manière symbolique, sur les terres où leurs grands-parents sont nés et ont vécu* » .

RETOUR AUX SOURCES

Quant à Varoujan Artin, coordinateur de l'association marseillaise ARAM (Association pour la Recherche et l'Archivage de la Mémoire arménienne), celui-ci expliquait le contenu de l'exposition: « *Il s'agit de reproductions de photos d'identité de rescapés du Génocide arménien qui accompagnaient entre 1923 et 1926 les certificats de baptême du patriarcat arménien du sud de la France et dont ARAM possède une grande partie des archives* » .

Il a ensuite déclaré : « *Pour la première fois de son histoire ARAM expose une partie de ses archives à l'extérieur de la France et tout spécialement en Turquie à Diyarbakir. Il s'agit d'un retour physique aux sources, symboliquement fort, sur les terres de l'Arménie Occidentale. Je vous invite à venir regarder ces visages qui vont vous paraître familiers, tout comme vos visages me paraissent familiers aujourd'hui* » .

TEBI YERKIR, LE RETOUR AU PAYS

Lors des discours du vernissage de l'exposition, Armen Ghazarian déclarait : « Depuis 2008, notre ONG Yerkir a initié plusieurs projets interculturels en Turquie dont certains en partenariat avec la mairie de Diyarbakir. Notre ensemble de recherche ethnomusicologique de Erevan « Van Project » a fait plusieurs concerts à Diyarbakir et des workshops ont été organisés avec le conservatoire Aram Tigran ». Il ajoutait : « La possibilité d'organiser des événements dont une commémoration du Génocide de 1915, le 24 avril à Diyarbakir est peut être le début d'un retour au Yerkir (pays). Le message que nous souhaitons porter aux Arméniens à travers le monde est qu'au delà de la mémoire et de l'histoire, il y a des possibilités, aujourd'hui, de faire renaître l'identité arménienne là où elle puise ses racines. Que ce soit par le biais de la culture, du tourisme ou autre. »

« GUÉRIR CETTE BLESSURE EST LE DEVOIR DE NOUS TOUS »

Quant à la maire de Diyarbakir, Gülten Kışanak, récemment élue, elle a affirmé que l'exposition montrait « une grande douleur, une tragédie et un génocide ». Puis elle a précisé : « Il y a une simple réalité : nos frères, les individus du peuple arménien qui vivaient avec nous il y a 99 ans sur ces terres, ne sont plus là. Aucun commentaire ne peut être affirmé pour changer cette réalité. Un des peuples les plus anciens de ces terres vivait ici. Nous avons un passé commun et nous étions en route vers l'avenir. Cette douleur n'est pas seulement la douleur du peuple arménien, mais elle est à nous tous. Soulager cette douleur, guérir cette blessure est le devoir et la responsabilité de nous tous ». Gülten Kışanak a ajouté qu'un processus historique, politique et juridique est nécessaire pour faire face au passé. « Je crois que ces photos feront vibrer le cœur de chaque visiteur. Ils sortiront de l'exposition en se demandant ce qu'ils peuvent faire pour soulager les douleurs. Nous avons besoin d'empathie dans ce processus pour faire face au passé », a-t-elle conclu.

RÉVEILLER LES CONSCIENCES ET DÉLIER LES LANGUES

Heureux d'avoir pu organiser cet événement unique, Varoujan Artin a commenté l'accueil qui fut réservé à l'exposition et le rôle déterminant qu'a joué la municipalité de Diyarbakir pour le bon déroulement du projet : « On peut dire que l'exposition « 99 » réveille les consciences, aide à délier les langues et à libérer les esprits. Mais la situation à Diyarbakir est spécifique à la région et n'a pas la même valeur pour l'instant dans d'autres régions, fortement nationalistes. La mairie de Diyarbakir est en ce sens exemplaire, avec la restauration de la cathédrale arménienne de la ville, Sourp Guiragos, et de nombreuses initiatives de dialogues, telle cette exposition. Je suis très heureux qu'elle puisse avoir lieu en Turquie, je pensais que c'était impossible et bien là, c'est concret et réel. Espérons que nous puissions produire l'exposition dans d'autres régions et qu'elle soit accueillie avec le même enthousiasme. »

SELFIE

Lors du vernissage de l'exposition, des centaines de personnes sont venues voir ces 99 visages d'exilés, dont quelques uns étaient originaires de la ville de Diyarbakir. Certains, frappés par la ressemblance se prenaient en photos accompagnés de leur « sosie » arménien. D'autres, très émus, ont même entrepris de photographier un par un chacun des portraits exposés. Une jeune femme d'origine arménienne et née dans la région, ressortie les larmes aux yeux de la galerie a déclaré, très remuée par les visages et expressions de ces Arméniens : « Une tristesse énorme m'envahit en voyant ces exilés que je n'ai jamais connu. C'était très difficile pour ceux qui sont partis, comme ça l'était pour ceux qui sont restés. C'est un autre chagrin de vivre aujourd'hui cette déchirure ».

« Je sais que dans notre commune à Bismil, il y avait beaucoup d'Arméniens. Ils ne sont plus là aujourd'hui. Où sont-ils ? Se sont-ils évaporés ? Les nôtres ont fait des choses horribles ». Ahmed, chauffeur de taxi, tente ainsi d'exprimer ses regrets, avec des larmes aux yeux. Ferait-il partie des Arméniens islamisés, dont on sait aujourd'hui qu'ils sont nombreux à vivre dans la région ? Est-ce pour cette raison que les photos des 99 réfugiés l'ont si fortement touché ? Il dira « Non » et n'en dira pas plus. En tout cas, pour le moment.

Visite virtuelle de l'exposition de Diyarbakir

Ahmed n'est pas le seul à être frappé par ces portraits qui paraissent si vivants et familiers pour les visiteurs de l'exposition. Ces visages marqués par les épreuves qu'ils ont traversés, cette peine lisible dans les yeux, les Kurdes les connaissent bien. Avec les personnes représentées sur les photos, ils sentent qu'ils ne partagent pas uniquement une ressemblance physique, mais aussi un destin commun. « C'est parce qu'on n'a pas pu protéger les Arméniens que ça a été ensuite notre tour d'être massacré à Dersim » lance un visiteur. Des jeunes filles qui demandent le catalogue de l'exposition regrettent d'apprendre qu'il n'en reste plus. Elles voudraient pouvoir emmener ces visages chez elles, comme un « souvenir », pour les montrer à leurs parents qui n'ont pu se déplacer. D'autres demandent pourquoi il y a autant de personnes originaires de Kharpert, sans savoir que cette ville historique fait partie des principales communes où, jusqu'en 1915, les Arméniens étaient majoritaires.

Loin de la foule, Varoujan Artin est interviewé par deux journalistes, devant le portrait de son grand-père rescapé des marches de Deir-er-Zor. L'interview se termine en larmes lorsque Varoujan raconte comment son grand-père regrettait d'être en vie alors que tous les siens avaient été tués.

Les larmes, l'expression des regrets et de demandes de pardon de la part des habitants de Diyarbakir ont accueilli les organisateurs de l'exposition pendant tout leur séjour. Le soir du 23 avril, à l'initiative de l'ONG française *Yerkir* une veillée a pour la première fois pu être organisée à l'Eglise Sourp Guiragos afin de commémorer les victimes du Génocide. Une vingtaine de personnes s'est ainsi recueillie dans cette église restaurée en 2011 qui donne une nouvelle vie à la communauté arménienne de la ville qu'on croyait disparue. Pour en savoir plus sur l'exposition [« 99 portraits de l'Exil – 99 survivants du génocide des Arméniens »](#)